

Lurelu

La seule revue québécoise exclusivement consacrée à la littérature pour la jeunesse



Théâtre, enfance et mort Réflexions d'auteurs

Nicole Thibault

Volume 24, Number 1, Spring-Summer 2001

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/11718ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association Lurelu

ISSN

0705-6567 (print)

1923-2330 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Thibault, N. (2001). Théâtre, enfance et mort : réflexions d'auteurs. *Lurelu*, 24(1), 55-59.

Théâtre, enfance et mort : réflexions d'auteurs

Nicole Thibault



Jean-Rock Gaudreault

55

Qu'est-ce qui motive un auteur à vouloir parler de la mort à un public jeune, à l'aube de la vie? Pour quels motifs une maman qui vient d'accoucher se retrouve-t-elle habitée par l'idée de la mort au point de vouloir en faire une chronique?

Sans doute parce que la mort côtoie la vie, elle en fait partie. Chaque fois que j'ai porté un enfant, j'ai senti avec acuité la proximité de la mort. Au moment de la naissance, j'ai pensé aux proches que j'ai perdus. J'avais l'impression de les retrouver à travers elle, à travers la vie qui persiste à s'accrocher, à durer.

Lorsque j'attendais mon premier enfant, je vivais avec l'angoisse d'imposer la vie à quelqu'un et de le mettre dans un monde qu'il n'a pas choisi. Depuis, j'ai l'impression que c'est la vie qui s'est imposée à moi, que ce sont mes enfants qui ont demandé à naître.

C'est dans cet état d'esprit que l'idée m'est venue de demander à une femme et à trois hommes de théâtre que j'aime ce qui les a motivés à parler de la mort aux enfants. Ces auteurs ont accepté avec générosité de se prêter à l'exercice.

Jean-Rock Gaudreault : La nécessité de raconter la mort

On ne choisit pas de parler de la mort aux enfants. On choisit de leur parler de la vie en premier et la mort vient tout naturellement, par contraste, par effet dramatique. Je suis persuadé que les enfants comprennent la mort très jeune, du moins sa dimension symbolique. Il s'agit d'une étape essentielle puisque l'idée de la mort fait vivre au lieu de faire simplement exister. La veille, il y a l'éternité, le lendemain apparaît une échéance qui ordonne tout.

Notre pudeur d'adultes modernes relative à ce sujet s'accommode étrangement des contes traditionnels truffés de personnages mythiques qui risquent leur vie, tuent les méchants, chassent les loups, brûlent les

sorcières, terrassent les ogres... La mort, c'est le point final absolu de l'histoire, c'est une chute sans pareil pour un conteur.

Et puis, la mort, ce n'est pas si grave qu'il n'y paraît. Sans la maladie, sans la souffrance que les adultes lui associent par expérience, la mort, c'est simplement de disparaître, de ne plus faire partie du jeu, d'être derrière le rideau quelque part dans les coulisses. En ce sens, la mort est théâtrale. Quel plaisir d'avoir douze ans, de voir mourir un personnage et de se sentir bien vivant au milieu d'une salle de spectacle, grouillant et ne chuchotant presque pas!

Il ne faut pas oublier non plus que, dans un premier temps, les enfants n'ont pas peur de la mort pour eux-mêmes, mais pour nous, leurs parents. La mort met chaque chose à sa place. Elle distribue les rôles.

De toute façon, à notre époque, dans notre société nord-américaine relativement épargnée par les catastrophes et la guerre, la mort n'est plus une maladie qui s'attrape facilement. Autrefois, un enfant voyait mourir plusieurs membres de sa famille à la maison. La mort faisait partie de la réalité. Aujourd'hui, règle générale, c'est la mort virtuelle, celle qui n'arrive qu'à la télévision ou à l'hôpital, et encore à des personnes très vieilles qui vivaient en retrait. Bien sûr, il y a des exceptions, mais elles n'altèrent pas la perception globale que nous avons de la mort.

La vraie mort s'est éloignée des parages de l'enfance et de la jeunesse. Elle ne marque plus aussi bien le repère, elle ne donne plus aussi soif de vivre, elle fait beaucoup moins peur, mais la peur est essentielle : peur de faire le mauvais choix, peur de manquer une occasion, peur d'avoir des regrets... Parce qu'on n'a qu'une seule vie (grâce à la mort). Cette peur-là est tout indiquée contre l'indolence, contre l'indifférence, elle fouette la paresse. C'est une peur de la mort comme une soif de vivre. Peut-être que ce sentiment d'être immortel par défaut nous prive de la valeur de chaque

moment. C'est la maladie du siècle, n'est-ce pas? Vivre dans l'avenir en fuyant le présent. Décidément, la mort a peut-être le dos plus large que l'on croit.

Alors, tout bien réfléchi, la mort, parlons-en, puisqu'elle nous empêche de passer la vie sous silence.

Jean-Rock Gaudreault écrit pour les adultes et les enfants. Sa pièce *Mathieu trop court, François trop long* a été publiée chez Lansman, un éditeur belge, et créée par la compagnie Mathieu, François et les autres...

Wajdi Mouawad : La nécessaire tragédie

Pas de motivation profonde pour écrire pour les enfants. Écrire simplement à l'enfant que l'on a été. Le théâtre comme messenger. Voyageur temporel. Raconter les histoires que petit j'aurais voulu entendre. Il existe, entre l'adulte qui écrit et l'enfant qu'il a déjà été, une intimité aveugle qui les place tous deux dans un dialogue étrange et magnifique. L'enfant dit à l'adulte : «Raconte l'inracontable. Raconte ce que je raconte de tout temps : la peur, l'amour, et la mort. Parle-moi avec ma voix d'adulte, pleure-moi avec mes larmes d'adulte, et écris, écris, toi qui sais écrire les moments où je m'éveille au milieu de la nuit et que je me retrouve seul, dans le cœur du silence, au plus profond de l'obscurité, à être animé par la peur de voir apparaître, devant moi, tous les démons de l'enfer.»

Voilà ce que dit, à chaque mot, l'enfant en l'adulte qui écrit. Et l'auteur, celui-là qui est penché au-dessus de son cahier, inscrit les mots de son enfance sur les pages blanches de sa peine. Car il faut avoir une peine immense pour pouvoir écrire aux enfants. Les enfants ne comprennent que ceux qui ont de la peine. L'oiseau aux ailes brisées, l'escargot perdu au milieu de la tempête, la méchante affolée, la souris écrasée, le chat perdu, le chien blessé. Les enfants, le plus vite possible, trouvent autour d'eux quelque chose à aimer, et aussitôt, au fond d'eux-mêmes, ils



Wajdi Mouawad

(photo : Maryse Warda)



Pacamambo

(photo : Robert Etcheverry)

se savent en route pour vivre une douleur terrible puisque cette chose aimée bientôt ne sera plus. La perte. Mais il leur faut aimer ardemment. Serrer entre leurs bras leur peluche ou leur animal comme ils voudraient eux aussi être serrés. Déjà ils se font auteurs. Déjà ils se racontent des histoires.

L'auteur qui écrit tente de faire la lumière sur ce qui était évident et lumineux à l'âge de l'enfance. Et la mort était, pour l'écrivain, une chose lumineuse. J'écris non pas pour parler de la mort, mais pour aimer la mort. Aimer la mort de ceux qui sont partis. Lui trouver un sens. Dire «non» quand il faut dire non, mais dire «oui» quand il faut dire oui. Je n'écris pas pour parler de la mort. Aux enfants, je leur écris pour les inviter à rager, et à enrager.

Je crois qu'il faut montrer des tragédies aux enfants. Je crois que la vie est davantage tragique que dramatique. Or, ce qu'ils voient à la télévision et ce qu'ils voient souvent au théâtre sont des drames. De la même façon, la manière avec laquelle on leur présente les événements de l'actualité est emmenée aussi comme un drame. Ce qui veut dire qu'ils ne sont que très rarement mis en présence du sentiment tragique de la vie. Or, pour que les enfants ne soient pas totalement démunis lorsque celui-ci surgira dans leur existence — à la mort du fils ou de la mère, à la perte de l'amour —, l'art a le devoir de leur faire ressentir le sentiment tragique pour que, déjà, ils apprennent à dialoguer avec lui.

Cela étant dit, je tiens à affirmer que je suis contre l'idée selon laquelle il faut parler de la mort afin d'être en mesure de l'appivoiser. La mort ne s'appivoise pas. Elle est ce cheval effrayant dont le regard bien ouvert vous regarde avec puissance. La mort est donnée aux enfants, elle est donnée aux adultes, elle frappe sans compter. Le théâtre se doit donc de la mettre en scène pour qu'elle devienne le miroir de nos frayeurs, la grande reine de nos angoisses. Écrire pour la mort

afin que l'enfant qui vit au fond de l'auteur puisse faire le ménage de l'enfance et permettre à l'adulte de devenir plus humain.

Wajdi Mouawad écrit surtout pour les adultes. *Pacamambo* a été créée par le Théâtre de l'Arrière-Scène ; le texte est publié chez Actes Sud, collection Heyoka jeunesse papiers.

Normand Charette : *Pourquoi j'ai écrit pour les enfants*

Je dirais d'entrée de jeu que j'ai écrit une pièce pour les enfants avec le désir que les adultes, ces spécialistes de l'enfance, s'arrachent les cheveux. La pièce qui m'a le plus marqué quand j'étais enfant, c'était *La Mouette*, en quatre actes, avec suicide à la fin. Et beaucoup de paroles percutantes.

À la sortie d'une représentation de *Petit Navire*, un enfant m'a confié son contentement d'avoir vu une pièce étiquetée «jeune public» qui n'en était pas une. Le propos, la langue, la situation et l'essence même des personnages ne lui avaient fait sentir en aucun moment qu'il était un spectateur inférieur par l'âge et identifié à un groupe ciblé pour lequel on fabrique un théâtre sur mesure. Une seule chose continuait de l'agacer : le titre.

Pourquoi *Petit Navire*? Pourquoi cet adjectif dans l'appel, cette association à une chanson enfantine, ou à un conte, vu comme une concession dans la présentation de l'ensemble? Cette réflexion en dit long sur la méfiance qu'un jeune entretient relativement à ce qu'on lui présente. J'ai pu constater d'ailleurs que les adultes qui font le théâtre pour enfants sont les premiers alertés par le danger d'un enrobage. Certaines pièces sont provocantes et se font reprocher leur audace. D'autres tombent dans le piège en s'efforçant trop de l'éviter. Néanmoins, il me semblait nécessaire d'oublier, en l'écrivant, que ma pièce allait être produite dans un contexte

spécialisé, où l'on simplifierait forcément le propos, du moins à l'intention des professeurs, afin que ces derniers puissent orienter le désir des enfants face à une histoire qui, d'après moi, n'a rien de séduisant. Il y a beaucoup d'austérité dans *Petit Navire*. On y parle de la mort comme dans toutes mes autres pièces. L'histoire n'est pas résolue à la fin. La langue trouve sa place dans un contexte poétique qui boude le didactisme et même la compréhension au premier degré. Beaucoup d'enfants ne reçoivent pas la même histoire, car leur propre imagination doit faire une partie du travail. J'ai le sentiment que le travail de l'écrivain ne doit faire que la moitié du chemin. Le public, jeune ou âgé, doit faire l'autre moitié. Si la notion de divertissement prend toute la place, on livre un message désastreux, qui reviendrait à dire que, plus tard, le théâtre sera également une chose qui se passe à côté, à seule fin de se distraire. Si on livre au jeune public un miroir soulignant une actualité qui le concerne directement, il se souviendra que le théâtre est une duplication bon marché de ce qu'il peut voir à la télé. Devant ces dangers, je ne crains pas que la moitié des spectateurs trouvent la chose ennuyeuse au point de ne plus jamais vouloir mettre les pieds dans un théâtre. Je pense que toute initiation doit assumer ce danger.

Je connais beaucoup d'êtres humains qui n'aiment pas le théâtre et qui font de grandes choses pourtant. De pouvoir faire un choix à six ou huit ans est un atout. Quelques enfants à qui on a fait écouter *Pierre et le Loup* sont devenus musiciens; d'autres se sont tenus à l'écart de la musique classique. Tout cela, à condition qu'on admette que le théâtre jeunes publics soit préparatoire à un théâtre adulte public. Mais cela déborde de mes compétences.

Je me suis posé la question : n'avais-je donc, jusque-là, écrit que des pièces inaccessibles aux mineurs? Que veut dire l'accessi-



58

Normand Charette

(photo : Pierre Fillon)

bilité, si elle ne passe pas d'abord par le silence, l'âme, le chagrin, et le rire dans le chagrin? J'avais envie de leur donner une pièce qui puisse se passer aussi le lendemain dans leur tête, et le surlendemain. Je ne pense pas avoir échoué, ni réussi. J'ai envie d'écrire aux enfants pour les mêmes raisons qu'aux autres, parce que j'aime écrire.

Je propose un leitmotiv, un objet qui puisse se multiplier et se voir de toutes les façons, en dépit de l'avertissement. Car on a dit de ma pièce qu'il s'agissait d'un problème moral entre deux adultes et deux enfants, à propos d'une vérité sur un tabou qu'on ne devrait pas taire, etc. Cette explication était assez inévitable et je ne suis pas en désaccord avec elle. Mais pour moi, *Petit Navire* est d'abord une musique, qu'on peut écouter sans tâcher de la comprendre absolument, un débordement, une berceuse, entrechoquée de syncopes, de paroles incisives, d'une gifle, suivie d'un rêve. À la question : «Croyez-vous que la mère est en voyage ou qu'elle est à l'hôpital?», j'espère que les réponses continueront de rester vagues, indifférentes, on s'en fout.

La pièce a été créée il y a trois ans. C'est à présent qu'on m'en parle, qu'on me dit qu'on souhaiterait la revoir, pour ce quelque chose qui s'est envolé et qu'on voudrait rattraper. Alors il n'y a pas de différence entre celle-ci et les autres. On me dit toujours : «Je n'ai pas tout compris mais j'ai aimé», ceux qui n'ont pas aimé ne viennent jamais me le dire. Sauf cet enfant qui n'avait pas aimé le titre! À ma question : «Quel serait le titre idéal?», il a répondu, non sans avoir profondément réfléchi : «Quatre personnages qui ajoutent quelques mensonges à la vérité afin de ne pas trop se blesser les uns les autres». Ou quelque chose comme ça. Je crois qu'il avait été bousculé par la pièce, et j'en étais assez heureux. Les mille précautions qu'on prend quand il s'agit

d'éduquer les enfants n'ont pas vraiment de place au théâtre. Au fond, j'écris toujours pour l'homme ou l'enfant que je suis et qui regarde. S'il est dans la salle, je l'aurai rejoint, dans l'espoir qu'il prenne le relais.

Ce texte a été publié dans *L'Abécédaire, 1989-1999* du Centre dramatique national pour l'enfance et la jeunesse – Heyoka. *Petit Navire*, la seule pièce que l'auteur a écrite pour le jeune public, a été créée par Le Carrousel, compagnie de théâtre; le texte est publié chez Leméac.

Jasmine Dubé : *Des passages, des ponts...*

Je me souviens de cette dame rencontrée lors d'un salon du livre, qui me disait qu'elle trouvait ça «cute» les livres pour enfants. Prenant *L'horloge s'est arrêtée* pour le feuilleter, elle a grimacé et jeté le livre comme s'il lui avait brûlé les doigts.

Enfant et mort sont deux mots qui ne vont pas ensemble. Si la mort est difficile à accepter quand elle atteint un adulte rendu à la fin de sa vie, elle est carrément intolérable lorsqu'il s'agit d'un enfant.

Quand j'ai écrit ma première pièce au début des années 80, j'ai eu envie de parler d'un sujet tabou. J'hésitais entre les abus sexuels et la mort. J'ai choisi les abus sexuels, et j'ai écrit *Bouches Décousues*. Mais mon désir de parler de la mort restait toujours... vivant. Vingt ans plus tard, je n'écris plus «sur» la mort. J'écris tout court. C'est moins volontaire. J'aborde tous les sujets, sans distinction, sans interdit. Je laisse couler de grands pans de vie avec sa palette de couleurs, des plus lumineuses aux plus sombres. Ainsi, en écrivant la série «Nazaire», mon intention était de parler de ce grand bouleversement qu'est l'attente d'un bébé. Pourquoi ai-je ressenti le besoin de parler d'une fausse-couche? Pourquoi ce faux départ? Je n'ai pas décidé ça. C'est

La littérature jeunesse à l'UQTR!

LA LITTÉRATURE DE JEUNESSE VOUS INTÉRESSE?

Nous avons de bonnes nouvelles pour vous!

L'UQTR est la seule université québécoise à offrir un programme de **certificat en littérature de jeunesse** (10 cours).

L'UQTR offre également un **programme court en littérature enfantine** (4 cours).

L'UQTR offre ses programmes sur le campus et dans les centres hors campus de Joliette* et de Varennes*.

L'UQTR vous offre également un programme de maîtrise en études littéraires vous permettant de mettre à profit vos connaissances en littérature de jeunesse.

L'UQTR, c'est aussi une équipe de professeurs dynamiques!

TÉLÉPHONEZ-NOUS POUR VOUS INSCRIRE!

Trois-Rivières
819.376.5045 (registraire)
Joliette
450.753.7354
Varennes
450.929.2900, poste 370

Informations :

Johanne Prud'homme, Ph. D.
 Professeure en littérature de jeunesse
 johanne_prudhomme@uqtr.quebec.ca
 Tél. : 819.376.5011, poste 3874

Université du Québec à Trois-Rivières



Petit navire

(photo : Yves Dubé)



Jasmine Dubé

(photo : Camille McMillan)

venu tout seul : la trame de la mort s'est intimement liée au désir de vie.

Dans *Pierrette Pan, ministre de l'Enfance et des Produits dérivés*, la mère raconte la mort du hamster de sa petite qui, en le couchant avec elle dans son lit, l'a étouffé sous le poids de son corps. Et Pierrette Pan, l'adulte, n'a pas oublié le chagrin qu'elle a eu, enfant, à la mort de son petit rat à elle. On ne l'avait pas prise au sérieux...

Dans *L'Arche de Noémie*, c'est le combat entre la vie et la mort : une enfant en lutte pour sa survie fait l'inventaire de ce qu'elle a perdu : sa grand-mère, ses parents, son chat, sa maison. Avec toute sa force et sa fragilité, elle trouve en elle des ressources insoupçonnées.

Je suis toujours étonnée de voir à quel point les enfants sont avides de parler de la mort et n'ont pas souvent la possibilité de le

faire. Lors de mes rencontres dans les écoles et les bibliothèques, *L'horloge s'est arrêtée* est souvent le déclencheur d'une mer de commentaires. Chacun y va de son témoignage : moi, mon grand-père est mort, moi, c'est mon chien, moi, moi... Et de raconter inlassablement. C'est sans fin. Quand vient le temps de raconter une histoire, c'est souvent cet album qu'ils réclament. Alors, le silence s'installe. Je lis. Et on entre dans le sacré...

Parler de la mort avec les enfants, c'est comme quand on est assis autour d'un feu, le soir, et que dehors c'est la tempête. On se sent tout petit, mais on est ensemble. Et c'est réconfortant.

Parler de la mort aux enfants, c'est une façon de leur dire que je les considère comme des interlocuteurs valables, que ce sujet n'est pas trop vaste pour eux et que, grands et petits, nous vivons avec ce grand

mystère. J'aime dire aux enfants que leur expérience est tout aussi valable que celle des grands. Que les adultes ne sont pas tout-puissants et qu'ils n'ont pas réponse à tout.

Au fond, le besoin pressant que les enfants ont à parler de la mort montre bien que nous sommes sur le même pont, dans le même passage. La vie ne va pas sans sa sœur, la mort, c'est ce qui lui donne toute sa saveur et la rend si précieuse. C'est ce qui nous rappelle aussi que nous sommes responsables de nos choix.

Jasmine Dubé écrit essentiellement pour l'enfance et la jeunesse. On retrouve ses albums et ses livres à La courte échelle, chez Pierre Tisseyre et au Raton Laveur. Ses pièces sont créées par le Théâtre Bouches Décousées et publiées chez Lanctôt, Leméac et VLB.



Bénéficier d'outils pédagogiques, être régulièrement informé de l'actualité littéraire des Éditions Gallimard et Gallimard Jeunesse. Voilà ce que propose le Cercle Gallimard de l'Enseignement aux professeurs de français et

aux bibliothécaires, gratuitement et sans aucun engagement de leur part. Pour faire partie du Cercle, il suffit de communiquer avec nous.

Le Cercle Gallimard de l'Enseignement
3700 A, boulevard Saint-Laurent
Montréal (Québec)
H2X 2V4
Téléphone : (514) 499 • 0072 (poste 234)
Télécopieur : (514) 499 • 0851
Courriel : sfontaine@gallimard.qc.ca